

LES PLAISIRS DE LA POSTE



LE PREMIER AVRIL.

LA BONNE JEANNETTE

— Allons, hue, vilain paresseux ! ne vas-tu pas rester en route, maintenant, à deux pas du village ?

En même temps, une branche de noisetier, sifflant dans l'air, dessinait des coups terribles mais qui se ralentissaient, et finissaient par tomber, tout petits, sur l'échine malade d'un pauvre baudet gris, accablé d'âge.

Alors, il secouait ses grandes oreilles, se hâtant, sur place ; il avait l'air de dire, à regret : — Vous voyez bien, j'y mets de la bonne volonté ; c'est tout ce que je peux faire.

Puis, tout à coup, Lise jetait dans la haie sa baguette ; elle venait se placer devant l'âne, le forçant à s'arrêter : — Tiens, mon pauvre Cadet, va comme tu voudras ; je n'ai pas le courage de te battre. C'est que tu n'as pas beaucoup mangé ce matin ; on ne peut pas te faire marcher trop fort. Que veux-tu, il y a des moments de misère ; tu sais bien que dans les bons jours on te donne la grosse part. Il ne faut pas nous en vouloir, tu comprends?... nous aurions dû déjà te vendre. Seulement, ça nous ferait trop de peine... parce que tu es vieux.

En parlant ainsi, elle caressait la tête du pauvre âne, qui semblait la comprendre, la regardant de ses yeux bons.

Et c'était quelque chose d'étrange, cette main, fine sous le hâle, sortant d'une manche effilochée ; cette figure intelligente, presque noble, au-dessus du pauvre caraco d'indienne ; ces beaux cheveux, bien arrangés, où une brindille, avec ses fleurs, tenait la place de quelque épingle absente ; enfin, cette voix pure, fraîche, qui laissait tomber, sur la grosse tête de l'âne, amicalement, ses plus douces intonations.

* *

Elise Donot habitait avec sa mère, à cinq minutes du bourg, une pauvre maisonnette : un jardin s'épanouissait tout autour ; quelques cepes avaient poussé là, demandant à la petite maison un appui et un reflet pour dorer leurs grappes ; maintenant, ils soutenaient, de leurs grands bras, la muraille chancelante.

Les deux femmes n'avaient pas toujours été malheureuse : le père Donot, un brave et digne homme, ne les laissait manquer de rien ; le joie et la tranquillité régnaient dans l'humble famille. Mais un jour, après avoir travaillé beaucoup pour amasser peu, l'honnête paysan avait quitté ce monde, laissant sa femme et sa fille dans la tristesse, avec leur petite maison, un bout de terre, et la seule compagnie du vieux Cadet, qui prêtait son dos pour porter les fruits à la ville voisine.

C'était la misère. Elles la supportaient avec courage. Lise s'ennuyait seulement de voir sa bonne mère, âgée et infirme, endurer tant de privations. Aussi avait-elle voulu chercher du travail, se placer à la ville. Mais, comme sa mère ne le lui conseillait pas, elle n'en avait plus parlé.

Dans leur ennui, elles avaient pourtant une distraction, une joie : le voisinage des Maujean.

Quel bon et joyeux homme, ce père Maujean : toujours gai, toujours riant, avec une bonne parole pour tout le monde ; et, avec cela, faisant plaisir à voir, aussi rond, aussi replet que sa sœur était sèche et anguleuse.

Mais, tout en riant et plaisantant, il était devenu le plus riche cultivateur, de deux lieus à la ronde. Il avait fait lui-même sa fortune ; et il n'en était pas plus fier pour ça. Il disait seulement à son fils, Louis Maujean, un grand et beau gaillard qui commençait à promettre : — Vois-tu, mon garçon, je suis content de ce que j'ai fait.

Eh bien, fais comme moi. Je n'en sais pas davantage.

Pour en revenir à mademoiselle Maujean, ou, comme on l'appelait, la bonne Jeannette, sa description, sa description ne sera pas longue à faire. Imaginez-vous deux bras en branche de houx, s'agitant sur une autre longue perche, deux yeux ronds, à cheval sur un nez camard, voilà Jeannette. — L'habit ne fait pas le moine, disait-on souvent en parlant d'elle. Et tout le monde le savait bien.

* *

On s'étonnerait si la bonne Jeannette, qui avait vu grandir Lise à côté d'elle, ne s'était point prise d'amitié pour cette gracieuse enfant. Aussi n'y avait-elle pas manqué.

Chaque fois qu'elle avait un moment de loisir, elle allait le passer dans la petite maison. Et, là, accoudée sur le grand fauteuil de la mère Donot, c'étaient d'interminables causeries. On avait si bien les mêmes idées ; cette madame Donot était si sage et si bien pensante ! Où diable allait-elle chercher tout ce qu'elle disait ?

Pourtant, il y avait un point sur lequel les deux femmes ne pouvaient s'entendre. Mademoiselle Maujean avait eu beau dissimuler ses offres de toutes manières, employer toutes les ruses que lui suggérait sa fertile imagination, elle n'avait jamais pu faire accepter à ses voisines aucun service, pas même le plus léger présent.

— Non, ma bonne demoiselle, répondait la mère Donot ; vous direz peut-être que c'est de la fierté, de l'orgueil ; mais c'est plus fort que nous, il n'y a que le produit de notre travail qui ait le droit d'entrer dans cette maison ; avancées ou cadeaux, nous ne pourrions rien donner en retour. Ah ! si nous étions riches, vous savez quel plaisir nous aurions à échanger de ces bonnes attentions avec vous : mais, comme cela, nous ne pouvons accepter.

Alors, la bonne Jeannette s'écriait que c'était ridicule, jetait dans l'air sa voix de paon, et s'enfuyait en agitant ses grands bras, qui tranchaient au passage quelques feuilles innocentes.

* *

Un jour, une personne d'un certain âge, bien mise, se présenta à la porte du petit jardin. Elle demanda madame Donot.

— Madame, dit-elle, je suis la directrice d'une grande maison de Limoges, qui fait faire des ouvrages de toute espèce, et nous cherchons, dans les villages voisins, des ouvrières honnêtes et intelligentes. Le maire de votre localité m'a donné votre nom avec quelques autres, et je viens vous demander si votre jeune fille voudrait s'employer à ces travaux.

— Mon Dieu, madame, répondit la mère Donot toute attristée, cela nous serait, dans notre situation, d'un grand secours ; mais ma fille est obligée de rester près de moi, et ne peut prendre un emploi au dehors.

— Qu'à cela ne tienne, nous nous entendrons très-bien, notre fabrique donne le travail à domicile.

— Oh ! alors, ma fille acceptera avec empressement, répondit la mère Donot, redevenue joyeuse ; et je vous suis bien reconnaissante, ainsi qu'à M. le maire, qui a eu la bonté de penser à nous.

Après quelques mots d'explication, ce fut chose convenue. La visiteuse partit en promettant d'envoyer, dès le lendemain, de l'ouvrage, avec toutes les indications nécessaires.

— Eh bien, eh bien, vous ne savez pas ? dit madame Donot à la bonne Jeannette, qui vint lui rendre visite le même soir.

— Non, quoi donc ? répondit-elle avec un méchant sourire, en clignant de l'œil derrière son nez.